Dmitri Kontchalovski et l'Occident

DANIÈLE BEAUNE-GRAY

Dans une famille estimée de l'intelligentsia moscovite¹ et passée sous les feux de la rampe pendant la période soviétique, Dmitri Kontchalovski (1878-1952) est le moins connu du public : un frère Piotr (1875-1956) peintre officiel, un autre Maxime (1875-1941) médecin du Kremlin, sont de meilleure fréquentation. Son existence et ses ouvrages publiés en France furent même pendant longtemps occultés par les siens qui craignaient les conséquences d'une parenté mal famée. Sa vie sans compromis et en marge de la société, son odyssée à travers l'Europe jusqu'en Allemagne en 1945, puis son exil à Paris, lui valurent l'opprobre de ses proches qui mettaient en cause son patriotisme et en particulier son patriotisme soviétique.

I. L'Occidentalisme

Il est vrai que, jusqu'à la Première Guerre mondiale, le culte de l'Occident imprègne la philosophie de la vie de Dmitri Kontchalovski ainsi que ses options politiques, ses intérêts professionnels, ses goûts littéraires et artistiques, et minore son estime de la Russie.

1. Pour une généalogie de la famille Kontchalovski, voir Annexe *in fine*.

Dmitri Kontchalovski a mûri sa vision du monde dans un cadre familial qui plaçait l'Occident « civilisé » plus haut qu'une Russie arriérée dans tous les domaines. En particulier, la France occupait une place de choix dans l'affection de ses proches. De fait, la demi-sœur de Dmitri Kontchalovski, Viktoria Petrovna (1873-1954), s'installa à Paris en 1899 et, à partir de 1907, enseigna à l'École nationale des langues orientales vivantes (aujourd'hui INALCO) comme lectrice de russe. Son appartement du 6 rue Boissonade, où trônait un magnifique tableau de son frère Piotr, inspiré des baigneuses de Cézanne, était contigu à une série d'ateliers russes de Montparnasse dans la rue Campagne Première voisine². Il servit de point de ralliement quand les divers membres de la famille séjournaient dans notre capitale. Ainsi les Kontchalovski, amoureux de notre pays, construisaient-ils leur philosophie de la vie en accord avec la France des Lumières et, au soir de sa vie, réfléchissant à sa jeunesse pré-révolutionnaire, Dmitri Kontchalovski souligne l'origine française et athée (sans agressivité toutefois) de sa conception humaniste. Celle-ci, fondée sur la raison et son avatar positiviste, le progrès scientifique et technique, devait conduire par une résolution raisonnable des conflits sociaux et politiques au bonheur et à l'harmonie universelle. Il avait alors foi en la stabilité des affaires humaines et le sentiment d'être maître de son destin et de celui de sa famille. S'il envisageait parfois la possibilité d'une révolution, celle-ci serait douce, sans violence et de courte durée, tout comme une guerre éventuelle. La déclaration des hostilités en 1914 sonna donc comme un coup de tonnerre dans son univers. Se souvenant des événements de cette année-là, il écrit :

Dans la profondeur de mon âme, là où tout homme sait que s'y cache la conscience de l'ultime vérité, j'ai ressenti la déclaration de la guerre comme un coup terrible, comme la fin de mon monde lumineux fait de joies et d'espérances, comme le passage vers une catastrophe incompréhensible³.

Réfléchissant plus tard à cette philosophie optimiste et infondée, héritée du positivisme du XIX^e siècle, Dmitri Kontchalovski conclut qu'elle lui tenait lieu de messianisme religieux en l'absence d'une adhésion du cœur à l'orthodoxie nationale. En effet, à l'instar

2. Au numéro 17 de la rue Boissonade se trouvait également l'atelier de Krouglikova où séjournera Maximilian Volochine, ami de la famille Kontchalovski.

3. D. P. Končalovskij, *Vospominanija i pis'ma* [Souvenirs et correspondance], Paris, Librairie des Cinq Continents, 1971, p. 45.

de toute sa famille, il n'était pas touché par le renouveau spirituel que connaissait une partie de l'intelligentsia des années pré-révolutionnaires. Il n'était gagné ni par la réflexion théologique du début du siècle inspirée par Vladimir Soloviev et les réunions de philosophie religieuse, ni par la recherche d'un christianisme social tel que l'exprimait Nicolas Berdiaev. Et même s'il se rendait à l'église et observait les grandes fêtes religieuses (en particulier pendant la semaine des Rameaux), c'était par goût de l'esthétique.

En politique, héritier de son père qui, pour sa résistance au régime tsariste, avait souffert de relégation administrative, il ne se souciait pas d'étayer sérieusement ses convictions, et sa vision, qu'il qualifia lui-même d'« impressionniste », était dans les grandes lignes héritière de la révolution française. Quant à sa doctrine économique et sociale, elle était également inspirée par la France et le socialisme de Charles Fourier. Elle tendait vers un socialisme non-marxiste qui avait valeur universelle, en tant que combat contre le mensonge social.

Aussi exprima-t-il sa détestation du despotisme, de l'autocratie, de la monarchie, de la prospérité bourgeoise. Il désirait la chute des Romanov et l'établissement d'un régime inspiré par les devises de la révolution française (liberté, égalité, fraternité), les utopies françaises socialisantes, les institutions britanniques et l'humanisme tolstoïen. Il se sentait proche du parti KD (Constitutionnel-Démocrate)⁴ dans lequel militait activement nombre de ses collègues professeurs de l'Université de Moscou, plus oppositionnelle à l'époque que sa sœur pétersbourgeoise. Pourtant, à la différence de ceux-ci, il ne s'engagea dans aucun parti, convaincu que la science est le véritable moteur du progrès et que c'était donc à son choix de la science historique qu'il devait consacrer toute son énergie. Il se distinguait par là de l'intelligentsia classique plus préoccupée d'action politique que professionnelle. Notons malgré tout que, comme il l'admit lui-même, ses travaux avancèrent avec la lenteur que lui permettait une situation financière confortable, grâce à la fortune de sa jeune femme.

Historien de la Rome antique, comme certains de ses collègues pétersbourgeois Ivan Grevs (1860-1941) et Nikolai Kareev (1850-1931) qui le remarquèrent, Dmitri Kontchalovski privilégia l'école historique française avec un respect particulier pour Fustel de Cou-

4. Parti fondé en 1905 à Moscou par des universitaires et des représentants des pouvoirs locaux.

langes. C'était exceptionnel à une époque où l'érudition allemande et l'école de Mommsen emportaient plus de suffrages.

Pourtant, ses intérêts et ses recherches sur l'économie agraire romaine du temps des Gracques montrent quelque timidité alors que des historiens moscovites comme V. I. Hérioux (1837-1919) et, plus tard, les Pétersbourgeois tels Lev Karsavine (1882-1952) et Georges Fedotov (1886-1951), se détournaient de l'histoire économique jugée sclérosée et initiaient une histoire plus moderne des idées puis des mentalités, voire de la philosophie de l'histoire, plus en phase avec les recherches françaises qui conduiront à l'école des Annales.

Ses études entraînèrent Dmitri Kontchalovski tout naturellement à Paris et à Rome. Il s'installa même avec sa famille dans notre capitale entre 1912 et 1914 et ses filles feront leurs études primaires ou secondaires à l'École alsacienne. Il entrecoupa son séjour à Paris d'un voyage solitaire de trois mois en Italie. Et, lors d'un court séjour à Moscou en 1914, dans ses lettres à sa femme et à sa sœur, il souligna sa préférence pour Paris et Rome par rapport à Moscou et à la Russie qu'il considérait avant tout comme arriérées et adonnées « au marasme et à la stagnation, car la société ne connaît pas de forces actives, ni d'intérêts sains⁵ ».

Occidentaux également furent ses goûts littéraires et artistiques. Dans une famille où l'on lisait beaucoup – le père était un libraire et un éditeur bien connu à Moscou pour ses éditions luxueuses et magnifiquement illustrées des grands classiques russes⁶ – ses prédictions allaient aux courants symbolistes ou décadents influencés par les symbolistes français. Il préférait la poésie de Fiodor Solougoub ou de Vladimir Soloviev à la prose réaliste de Leonid Andreïev ou même à celle de Léon Tolstoï.

Cependant, il était plus sensible à l'art, à la peinture, qu'à la littérature. Au contact de l'art antique qu'il prit le temps de contempler longuement à Rome, il était à la recherche d'une synthèse entre l'art classique et contemporain, car il demeurerait aussi à l'écoute de son frère le peintre Piotr Kontchalovski. Celui-ci, à partir de 1911, se trouvait à la tête du « Valet de carreau »⁷, association de peintres d'un modernisme parfois provocateur. Leurs expositions au titre sensationnel telle « La Queue de l'âne » professaient une nette op-

5. D. P. Končalovskij, *Vospominanija i pis'ma*, op. cit., p. 36.

6. En particulier, celui-ci s'adressera à Alexandre Benois, lors d'un passage à Paris, pour qu'il illustre des poèmes d'Alexandre Pouchkine.

7. G. G. Posmelov, *Bubnovyj Valet* [Le Valet de carreau], M., Sovetskij Xudožnik, 1990.

position aux goûts des réalistes, tel que Leonid Pasternak qui illustra *Résurrection*, publié également par Piotr Kontchalovski père, éditeur ; elles accordaient une large place au primitivisme et au folklore urbain (une monographie récente signale d'ailleurs que Dmitri Kontchalovski et toute sa famille fréquentaient assidument ce cercle).

Dmitri Kontchalovski suivait donc attentivement les progrès des peintres Lentoulov, Larionov, Machkov, Rojdestvenski et Falk, et s'il admirait le primitivisme russe de dimensions monumentales qui régnait dans cette joyeuse équipe, les impressionnistes et les post-impressionnistes français l'émouvaient davantage. Il est vrai que son frère Piotr fut le premier à traduire les lettres de Cézanne en langue russe. Dmitri accompagnait donc Piotr à Pont-Aven, en Bretagne, et dans le midi de la France, car celui-ci peignait plus souvent en France et en Espagne qu'à Moscou. Et dans une lettre à sa sœur envoyée de Moscou en 1914, Dmitri Kontchalovski écrit qu'étant allé voir avec Piotr les collections moscovites de Sergueï Chtchoukine⁸, ses préférences se portent vers la peinture française :

Quelle merveille que la peinture française. Le génie de la nation française est immense et il se manifeste aussi bien et même mieux dans l'art que dans la langue. Dans cette peinture, on trouve la richesse d'une perception vitale et la mesure de l'exécution. Il ne s'y rencontre pas le moindre souci d'effet forcé. J'exclus cependant Matisse qui est trop superficiel et cherche trop l'effet. Je n'aime pas du tout Picasso⁹.

Donc tout en étant admirateur de la Rome antique, proche du primitivisme de la peinture moscovite, Dmitri Kontchalovski est ébloui par l'art français contemporain des impressionnistes et de leurs successeurs. Ces deux années passées à Paris et à Rome l'ont donc confirmé dans son admiration globale pour l'Occident.

II. La Russie

En 1914, Dmitri Kontchalovski retourne en Russie. Après quelques soirées dansantes abondamment arrosées au champagne en compagnie de son frère Petia, de ses amis du Valet de Carreau

8. S. I. Chtchoukine (1854-1936), issu d'une famille de marchands, comme ses frères, collectionna les impressionnistes français. En 1910 il fut élu membre d'honneur du « Valet de carreau ». En 1918 sa collection de peinture française comptait 256 tableaux, dont 50 Picasso et 13 Monet.

9. D. P. Končalovskij, *Vospominanija i pis'ma*, op. cit., p. 40.

et d'une danseuse émule d'Isadora Duncan, il se rend à Mojaïsk dans sa datcha au nord-ouest de Moscou, près des grandes étendues vallonnées de Borodino. Là, dans cette maison d'une simplicité rustique qu'il s'apprête à rénover, il sent naître son attachement à la terre russe. Le 13 mai 1914, il écrit à sa femme Zinaïda, demeurée à Paris :

Je t'écris de Mojaïsk. De ma chambre je vois devant ma fenêtre les jeunes pousses des bouleaux, et au loin je perçois la rumeur des pins. Sur notre terrain, j'entends les bûcherons à l'ouvrage, les conversations des charpentiers. Et l'air est si doux, pur, vivifiant. On ne trouve cette pureté nulle part à l'étranger¹⁰.

Et la nostalgie de la Russie familière avec laquelle il pensait bientôt renouer l'envahit.

Cependant, alors qu'il ne croyait pas à la possibilité d'une guerre, survint la mobilisation générale. Sentant la patrie en danger, plutôt que de se répandre en longs discours patriotiques comme le font les députés à la Douma, il se rendit sans tarder au Conseil de révision. Toutefois, sa correspondance atteste que son patriotisme est encore très marqué par son occidentalisme et ses sentiments sont encore très généraux et abstraits. Il écrit alors :

Quelle joie de constater que nous allons combattre pour une juste cause, aux côtés de deux nations libres et d'avant-garde, la France et l'Angleterre. Mon cœur, qui est plein d'amitié pour la France, se réjouit de ce que la société russe se soit émerveillée et que la foi en la supériorité de la France et de ses forces se soit affirmée¹¹.

À la différence de ses camarades universitaires qui, tous (à l'exception d'un seul, son ami V. S. Protopopov¹²), s'entendent pour se faire réformer grâce à des attestations de complaisance, Dmitri Kontchalovski part pour le front et perd ses illusions sur le courage et le patriotisme de l'intelligentsia universitaire occidentalisée. Il comparera même les sacrifices acceptés par les intellectuels français (Charles Péguy, Guillaume Apollinaire, et tant d'autres) avec la mentalité de l'intelligentsia russe qui compte pour un dés-honneur de s'engager. Il cite même les soirées poétiques où l'on se moque sans vergogne des engagés volontaires.

Après une courte période au service du ravitaillement, c'est-à-dire à l'intendance, il se bat dans des zones de combat meurtrières,

10. *Ibid.*, p. 41.

11. *Ibid.*, p. 50.

12. *Ibid.*, p. 55-60.

en particulier en Prusse orientale, en Galicie, dans les Carpates, en Bessarabie. Il est alors aux premières loges pour observer la cruauté de la guerre, le courage et les souffrances des paysans russes.

En 1917, pour ses qualités de bon chef soucieux de ses hommes, mais sans démagogie, il est élu dans un Comité d'officiers et de soldats et se rend à Petrograd le 23 avril pour prêter allégeance, au nom de son régiment, au Gouvernement provisoire et au Soviet des travailleurs.

Bien qu'ayant salué la chute des Romanov et bien accueilli la révolution de Février, l'attitude du Gouvernement provisoire, issu d'idées politiques occidentales qui furent longtemps les siennes, choque son affection pour un peuple souffrant. Les gouvernants, loin des zones de combat, n'ont rien appris de la guerre, du sang et des larmes. Les pertes humaines et morales ne les ont pas éclairés sur leurs convictions progressistes, ne leur ont pas appris que la science est aussi facteur de destruction. Les ministres ne s'intéressent pas le moins du monde au déroulement des opérations sur le front et se déclarent, entre intimes, et malgré leurs grands discours patriotiques, parfaitement défaitistes. Sa rencontre avec l'un de ses anciens amis, le professeur Andreï Manuilov (1861-1929), à l'époque ministre de l'Instruction publique, l'instruit sur ce point. Ce dernier après avoir rendu compte de l'impéritie du Gouvernement provisoire déclare sans ambages que la Russie est perdue.

Cependant, l'ignorance dans les sphères dirigeantes des réalités russes en ville, des queues qui s'allongent aux portes des magasins, de la psychologie populaire, de la montée en force du Soviet alors que les hommes au pouvoir continuent à raisonner dans l'abstrait et à peaufiner des lois pour l'Assemblée constituante qu'ils seront dans l'incapacité de réunir dignement, déstabilisent ses convictions politiques qui étaient jusque-là du côté du parti KD. Et tandis qu'au début de la guerre, il était heureux, dans un enthousiasme encore un peu factice, de s'engager aux côtés de la France et des Alliés, maintenant au contact des dures réalités de la guerre, il ne pense plus qu'au bien de la Russie et de son peuple.

L'été 1917, Dmitri Kontchalovski travaille à Moscou au MVO, bureau du renseignement militaire qui reçoit des informations du front et les répercute auprès du gouvernement. Il prend conscience du degré d'anarchie qui règne dans le pays, de l'incompétence du Gouvernement provisoire. Il note que ses comptes-rendus sur l'état du front, rédigés avec soin sur la foi d'informations directement reçues d'officiers de passage et présentés dans des enveloppes

scellées, ne sont même pas décachetés par les ministres. Le rôle dominant des bolcheviks dans tous les soulèvements est ignoré. L'anarchie qui règne dans le pays n'est pas combattue et favorise le succès des bolcheviks mettant en péril les aspirations démocratiques de l'intelligentsia. Cependant, il se berce encore d'illusions sur une sortie de crise bénéfique.

Ce n'est qu'après octobre, qu'il comprend que l'irréparable est survenu. Il ressent le caractère foncièrement étranger de la révolution bolchevique par sa volonté d'éradiquer le monde russe ancien autrefois souvent méprisé, mais qui menacé par l'étranger, à l'intérieur comme à l'extérieur, lui devient cher.

Il s'élève contre l'anéantissement des classes sociales et la désignation « d'ennemi de classe¹³ » qui vise à faire disparaître en premier la bourgeoisie au sens large : grands maîtres de forge, riches banquiers, propriétaires fonciers aussi bien qu'artisans, petits commerçants et métiers urbains. Il souffre en particulier de l'assaut contre les paysans dans les années 1930, car sa vie à la campagne l'a familiarisé avec leurs problèmes. Il essaie, par approximation, ne possédant pas de statistiques fiables, de faire le décompte des victimes et arrive à des chiffres calamiteux. Il s'indigne du remplacement de l'ancienne intelligentsia contestataire dont les membres les plus courageux sont exterminés ou envoyés en camp par une nouvelle intelligentsia aux ordres. Lui-même s'interroge constamment sur la possibilité de sa survie : il se voit réduit à la misère et à l'impossibilité de gagner sa vie lorsqu'il est exclu successivement des universités de Minsk, Smolensk et Moscou. Il montre comment l'interdit qui le frappe se transmet à ses trois filles qui ne seront admises que sporadiquement à l'école et à son fils Ivan par deux fois refusé à l'entrée de la faculté de médecine, alors que sa nièce Nina Maksimovna, dont le père est médecin du Kremlin, a la possibilité de faire une carrière brillante et même de se rendre à l'étranger.

En historien, il analyse le caractère étranger et païen de cette notion d'ennemi de classe qui vise à se venger des vaincus, à les anéantir complètement. Et il n'attend pas les purges staliniennes pour dénoncer le caractère profondément étranger à la civilisation chrétienne et emprunté au paganisme grec de la disparition programmée de toutes les classes anciennes.

La révolution bolchevique ouvre une nouvelle ère dans notre civilisation chrétienne qui a presque 2000 ans. C'est un retour au paganisme

13. *Ibid.*, p. 128-41.

grec. On sait qu'à l'issue d'une lutte entre les partis dans les grandes villes grecques les vainqueurs exterminaient tous les vaincus, sans exception¹⁴

écrit-il à ce sujet.

Les références au christianisme russe ancien comme facteur positif de la société vont se multiplier dans ses écrits alors que croît son horreur devant les persécutions et les tentatives d'extermination de l'Église orthodoxe et russe. Et bien que très discret sur son expérience personnelle il écrit, plus tard, à son ami I. M. Kheraskov :

Le christianisme que j'estime authentique est celui qui a eu pleine conscience de son opposition au monde, pendant ses trois cents premières années. Il me semble que l'orthodoxie est la forme de christianisme qui s'en rapproche le plus, telle qu'elle se présente chez les Pères orientaux de l'Église, le *starčestvo* russe (moines chargés de diriger la foi populaire) et telle qu'elle apparut en Russie après 1917 en la personne de ses martyrs. C'est à cette orthodoxie persécutée que je suis revenu sous les Bolcheviks¹⁵.

Et c'est maintenant dans une perspective chrétienne et russe qu'il va juger l'assaut contre l'Université qui l'atteint au cœur. S'il n'absolutise plus la valeur de la raison, comme il le faisait auparavant, s'il voit en l'Université plus la création de Lomonossov, fils de pêcheur du nord, que des Lumières, il croit en la valeur de la science, relative certes, mais indispensable, dans une soumission à la doctrine chrétienne, à la vie d'une société épanouie et à l'indépendance et au développement de l'individu et de son intelligence. C'est pourquoi il est satisfait du statut d'autonomie relative de l'Université obtenu de haute lutte à la veille de la révolution et approuve ses critères objectifs de recrutement et de fonctionnement. *A contrario* il vitupère la mise en place des nouvelles réglementations qui régissent les facultés par le décret du 1^{er} octobre 1918 : abolition des critères de sélection des étudiants, attribution du grade de professeur sans obligation de diplômes et soumise à la discrétion des comités de recrutement, participation du personnel technique aux délibérations des Conseils de professeurs, démagogie envers les étudiants inscrits au Parti, etc. De surcroît, la création, entre 1918 et 1921, de 151 nouvelles universités en province où professent des enseignants sans qualification ou des professeurs

14. *Ibid.*, p. 129.

15. *Ibid.*, p. 329.

des capitales qui interviennent entre deux trains, l'éclaire sur le sérieux des réformes bolcheviques. Leur parenté avec les « villages de Potemkine » lui semble patente.

Enfin l'adoption sans partage du marxisme-léninisme, philosophie d'origine occidentale qui plus est, heurte ses convictions intellectuelles, son esprit de recherche de la vérité qui ne peut se faire sans esprit critique et pluralisme. Il refusera de « s'adapter », sera exclu de l'université de Smolensk (pour avoir dit « Monsieur » au lieu de « camarade » à un autre professeur), de Minsk puis de Moscou. Il trouve pendant un temps, refuge dans l'Institut RANION (Association russe des instituts scientifiques de sciences sociales), et pourra même préparer un article sur les Gracques pour les éditions Brockhaus et Efron, mais bientôt perdra son poste quand l'Institut sera fermé. Par la suite, il est recruté pour trois mois à l'Institut Marx et Engels pour mettre au point une bibliographie sur l'histoire romaine. Il en est rapidement évincé. Enfin, il enseignera la langue allemande au lycée et dans divers établissements techniques d'où il sera exclu de façon ignominieuse lors d'une Assemblée Générale stalinienne qui fait appel à la délation de ses collègues et de ses élèves¹⁶.

Dmitri Kontchalovski jusqu'en 1934 n'aura plus de lien avec l'Université, vivra de traductions aléatoires, de cours donnés ici ou là. Nonobstant, après la lecture d'un livre de Keynes qui, dans les années 1930, circulait sous le manteau, il ne désespère pas d'un socialisme réformiste qui serait libre de tout relent marxiste et respecterait la personne.

Dès 1925, sa femme et ses enfants ont déménagé définitivement dans leur datcha de Mojaïsk où la maisonnée tient une sorte de pension de famille pour l'intelligentsia moscovite. Les Pasternak en seront les hôtes et Eugène Pasternak, fils du grand écrivain, en gardera un merveilleux souvenir¹⁷ malgré la dureté des temps et les problèmes familiaux (le divorce de ses parents). Toute une légende sur ce refuge de l'intelligentsia moscovite circulera aussi bien à Moscou que, plus tard, à Paris parmi les élèves des filles Kontchalovski. Ainsi demeure présente dans les mémoires de ceux qui ont fréquenté la famille, l'histoire de la vache intellectuelle, habituée à tous les égards de ses maîtres et qui ne voulait pas se laisser collectiviser par de frustes kholkoziens, ou encore de la cabane au fond

16. D. Kontchalovski rapportera dans un article éclairant son expérience de l'université soviétique. Voir *Ibid.*, p. 155-73.

17. Boris Pasternak, *Perepiska s E. Pasternak* [Correspondance avec E. Pasternak], M., NLO, 1998, p. 307, 310 et 534.

du jardin construite par Boris Pasternak qui déclamaient une version modifiée et irrévérencieuse des vers de Pouchkine entre deux assemblages de planches.

La vie de Dimitri Kontchalovski, malgré ses éclairs de bonne humeur, les imitations cocasses de la vie soviétique mimées par sa fille Elena Dmitrievna, actrice née qui tenait toute la maisonnée sous son charme, est pourtant désespérante. Ses enfants ne peuvent trouver le temps de faire des études sérieuses à la maison. Son fils doit, hiver comme été, remonter à grand-peine de l'eau de la rivière, fendre du bois, faire les courses à pied à plusieurs kilomètres de là, tandis que les femmes de la maison s'activent aux travaux ménagers que l'absence de tout confort domestique à la campagne rend fort pénibles. La pauvreté qui confine à la misère, la difficulté à poursuivre ses recherches et à les publier, l'isolement dans lequel il se trouve par rapport à la plupart de ses amis et même de sa famille, (l'incompréhension de Maxime par exemple, sans parler de Piotr) mais surtout le déclassé intellectuel de ses enfants empêchés d'entreprendre des études supérieures font de lui un étranger dans son propre pays, un émigré de l'intérieur. Aussi réfléchit-il à un recours. Il continue de correspondre avec sa demi-sœur parisienne et lui demande de l'aider à renouer des liens avec l'université française.

Dans ce but, il fait traduire en français un article sur les Gracques, qui a paru en Russie, par l'attaché culturel près l'Ambassade de France L. Kieffer, en envoie un exemplaire à Jérôme Carcopino (historien des aspects mystiques de la Rome païenne) qui lui répond :

Votre article m'avait frappé dès son apparition et je n'avais pas attendu votre gracieux envoi pour le lire, en faire mon profit et le signaler, dans mon cours public sur les Gracques à l'attention de mes étudiants. Votre méthode est excellente, et je suis d'accord avec vous, et je l'ai dit publiquement, sur votre interprétation des « Italiens » d'Appien¹⁸.

Et finalement, la *Revue historique* accepte un de ses articles sur la question agraire à Rome.

Sur place à Moscou, il rencontre des Français en mission, Adolf Portmann (professeur à la Sorbonne) ou Léon Beaulieux (professeur de bulgare à l'École des langues orientales), de vieilles connaissances, et tente de faire avancer ses affaires. Il réaffirme son appartenance à l'école historique française plutôt qu'à l'allemande, sa filiation avec Fustel de Coulanges :

18. D. P. Končalovskij, *Vospominanija i pis'ma*, op. cit., p. 216.

Toute ma vie, je me suis efforcé de suivre son modèle [Fustel de Coulanges] et je pense que mon esprit scientifique est beaucoup plus proche de celui des Français que des Allemands. C'est pourquoi je me réjouis de reprendre contact avec la science et les lecteurs français¹⁹.

Il lit tous les livres français qui lui tombent sous la main, qu'il touche à l'art (en particulier un livre sur Claude Monet), la littérature ou l'histoire, et exige que ses enfants, qui parlent bien le français, apprennent plusieurs langues étrangères pour les préparer à l'éventualité d'une autre vie. Il s'apprête ainsi à recevoir une mission en France et respirer l'air de la liberté. Ce projet ne se réalisera pas car, après l'affaire de l'Académie des sciences dans les années 1930 et l'épuration de l'Université, de nombreuses chaires sont vacantes et, comme un certain nombre d'historiens contestataires de l'ombre, Dmitri Kontchalovski est réintégré à la chaire d'histoire ancienne de la Faculté des lettres de l'Université de Moscou en 1934. Voulant à tout prix conserver son poste, il ne fera pas d'autre tentative pour sortir du pays avant la Seconde Guerre mondiale.

III. L'Universalisme

En 1941, il se trouve toujours à Mojaïsk avec sa famille lors de l'invasion de l'Union soviétique par Hitler. Son fils, Ivan, rejoint le front et sera tué au combat, comme le fils de Maxime. Avec sa famille, il décide de rester à la campagne, car il ne veut rejoindre ni l'Union soviétique, ni l'Allemagne nazie.

Au moment de la débâcle allemande, leur maison est mise à sac par des maraudeurs et Zina, sa fille cadette, est blessée d'un coup porté à l'arme blanche. Dmitri Kontchalovski décide alors de tenter de gagner la France et de se joindre aux flots des désemparés qui se dirigent vers l'Ouest libéré par les Alliés. La famille s'arrête à Hanovre et est recueillie dans une zone de DP (*Displaced Persons*), tenue par les Anglo-américains, en attendant l'assistance de Victoria Petrovna Kontchalovski qui s'affaire à la prendre en charge à Paris. Là Dmitri retrouve l'appartement de la rue Boissonnade, ses filles travaillent à l'École alsacienne puis dans l'orphelinat de Montgeron, et sa fille Zina blessée et épuisée se retirera dans la maison de retraite de Moissenay.

Le contact avec les émigrés de la première émigration est difficile lorsque ceux-ci campent sur des positions monarchistes et conservatrices exacerbées par la nostalgie de la Russie. Les nouveaux

19. *Ibid.*, p. 218.

émigrés de la deuxième émigration, qui ont fui l'Union soviétique et en connaissent tous les mécanismes, cherchent des solutions nouvelles. Cependant, les positions intransigeantes de Dmitri Kontchalovski éloignent les tièdes qui ont peu ou prou collaboré avec le régime. Il cherche alors de nouvelles amitiés. Il les trouve parmi le petit peuple russe pour lequel il fait des conférences dans les paroisses orthodoxes ou les œuvres de bienfaisance dans les banlieues de la capitale. Il les trouve également parmi l'intelligentsia française de gauche inconditionnellement anti-bolchevique. On rencontre chez lui Pierre Pascal, le ministre socialiste Jules Moch, Brice Parrain.

Adversaire déclaré du régime soviétique, marqué par le tragique de deux révolutions et de deux guerres, indigné par les sévelles de la guerre qu'il découvre dans le camp allié lors de son retour en Occident, Dmitri Kontchalovski a désormais la liberté de livrer une nouvelle réflexion qu'il partage avec quelques rares amis de jeunesse retrouvés à Paris.

Avec le recul, il admet dans un article de 1948²⁰ que le bolchevisme n'était pas seulement un élément étranger en Russie, comme il l'avait cru, mais qu'il a prospéré en tout premier lieu dans son pays, parce qu'il y trouvait un terrain politique propice créé par l'histoire russe : « L'action des bolcheviks, écrit-il, appartient au cours de l'histoire russe, à ses relations entre l'État, la société et l'individu²¹ ».

Cependant, il souligne également que le bolchevisme se répand toujours plus en Occident et, en particulier, en France, infestée par un communisme toujours plus présent dans les syndicats ou les institutions démocratiques. En effet, le matérialisme et l'athéisme sont le fondement du bolchevisme comme de la démocratie occidentale à partir de la fin du XVIII^e siècle. Aussi ne voit-il de différence que quantitative entre la démocratie occidentale et le bolchevisme.

Dmitri Kontchalovski constate les résultats de cette situation historique : comme les bolcheviks ne pardonnaient pas aux classes vaincues, les Occidentaux abandonnent les traditions de pardon et de rédemption de la religion chrétienne et punissent de façon inique les vaincus. Il est témoin du rapatriement brutal en Union soviétique de l'armée vlasovienne et observe l'action des commissions de rapatriement anglaises et américaines qui comptent dans

20. *Ibid.*, p. 322.

21. *Ibid.*, p. 335.

leurs rangs des commissaires soviétiques. Il a été témoin d'actes désespérés de citoyens soviétiques qui se jettent sous les jeeps qui viennent les chercher pour être rendus aux autorités bolcheviques. Il comprend mieux l'attitude française qui consiste à biaiser avec les autorités soviétiques, à accepter des identités incertaines (ses filles porteront des noms d'emprunt), ce qui lui permettra de regagner Paris.

Il considère également comme inadmissibles les tribunaux de Nuremberg où siège le procureur Vichynski, qui a largement approvisionné les camps soviétiques en honnêtes citoyens russes. Il ne comprend pas davantage que, la guerre gagnée, des gentlemen comme Eden, Churchill et Roosevelt s'assoient, sans véritable nécessité, à la même table que Staline.

La solution que Dmitri Kontchalovski propose à la crise de l'Ouest comme de l'Est est spirituelle et consiste à renoncer à la recherche du paradis terrestre par la science, le progrès, les biens matériels, le socialisme marxisant et la défense des droits de l'homme. Il convient plutôt de travailler à la victoire de l'esprit sur la matière, au triomphe de l'homme sur ses passions et ses instincts, à la création d'un domaine de l'esprit à l'intérieur de chacun de nous qui s'appellerait « royaume de Dieu ».

Il envisage un début de solution politique internationale aux ruines de l'après-guerre. Il anticipe l'interdépendance des nations et la mondialisation, et recommande le dépassement des égoïsmes nationaux qui sont impraticables dans le monde actuel. Il écrit :

Le nationalisme et le patriotisme, dans le sens ancien de ces mots, ont perdu leur signification, car maintenant aucune nation ne peut exister en puisant dans ses seules ressources. Aucune nation, même les États-Unis, ne peut se sustenter seule en autarcie spirituelle ou matérielle. Et les nationalismes en général doivent quitter la scène dans un ordre mondial nouveau, si celui-ci doit émerger²².

Il met en garde contre la force d'un pur nationalisme russe, d'une « mission » russe auprès des autres nations. Il s'élève ainsi contre les courants de pensée de l'émigration installée en France depuis 1917 et nostalgique d'une Russie rêvée, détentrice d'une vocation particulière et universelle. Le culte des valeurs russes passées ne permettrait pas à son pays de sortir de l'ornière, ni aux autres nations de se régénérer. Au contraire, s'accrocher au messianisme russe ne servirait qu'à apporter le bolchevisme à l'univers entier, à le souiller définitivement et provoquer le chaos d'une nou-

22. *Ibid.*, p. 347.

velle catastrophe. Et il ne voit le salut des deux nations malades de l'Europe, l'Allemagne et la Russie, que par l'union des forces matérielles et spirituelles de toutes les autres nations pour les guérir de leurs maux, ce qui aboutirait à un certain socialisme international.

Dmitri Kontchalovski est donc passé d'une admiration sans partage de l'Occident et à sa supériorité sur la Russie, à une réappréciation de l'ordre russe ancien qui est détruit sous ses yeux, enfin à un universalisme qui fait foin du nationalisme russe qu'il pensait en marche pour le pire. Ses mentors sont désormais Joseph de Maistre et surtout Constantin Leontiev, grand visionnaire chrétien de l'ordre, ou de la destruction, à venir. Ces changements sont dus aux événements subis ou vécus (deux guerres et deux révolutions) mais aussi au recul procuré par le phénomène du retour et l'évaluation des changements intérieurs après l'absence : retour en Russie en 1914, retour en France en 1947. Et si ses frères demeurés en Union soviétique n'ont guère apprécié son odyssée, et qui tremblaient lorsque Dmitri Kontchalovski tonitruait contre le pouvoir en place, il demeurera, pour ses rares lecteurs d'Union soviétique et pour les Occidentaux qui scrutent l'évolution du pays, une voix qui crie dans le désert.

Université de Provence

Annexe Repères généalogiques de la famille Kontchalovski

PIOTR KONTCHALOVSKI
(Libraire et éditeur à Moscou)

I – Du mariage de Piotr Kontchalovski avec Zinaïda Lojko sont nés :

↓ ↓ ↓
Antonina, Elena, **Piotr** (1875/Moscou1956), **Dmitri** (1878/Paris1952)

Piotr Petrovitch (peintre) épouse Olga Sourikova

De ce mariage est née :

↓
Natalia Petrovna, épouse Mikhalkov

De ce mariage sont nés :

↓ ↓
Andrei (Mikhalkov) Kontchalovski, Nikita Mikhalkov.

II - De l'union libre de Piotr Kontchalovski avec Akoulina Kolaneva sont nés :

↓ ↓ ↓
Victoria (1873-1954) lectrice à l'ENLOV, Maxime (1875-1941), médecin du Kremlin

↓
Nina (médecin de Pasternak), Ivan (mort au front)

Dmitri Petrovitch (historien) épouse Zinaïda Illovskaiâ

De ce mariage sont nés :

↓ ↓ ↓ ↓
Natalia, Elena, Zinaïda (réfugiées à Paris en 1945), Ivan